

# Jamel Eddine BENCHEIKH et Jean SENAC

## L'Algérie comme lieu commun

Christiane CHAULET ACHOUR

L'association de ces deux noms, dans le projet de cet ouvrage – réfléchir à des itinéraires mêlant les allers-retours entre la France et les rives sud de la Méditerranée –, peut sembler inattendue. Elle peut produire néanmoins un éclairage pertinent sur leurs engagements en fonction de ce « lieu commun », l'Algérie, dans la période de tous les risques qu'ils ont vécue, de la fin de la colonisation aux débuts de la décolonisation.

Quelques éléments factuels peuvent justifier cette mise en relation.

L'un – Sénac –, fut enseigné par l'autre – Bencheikh –, à la Faculté des Lettres d'Alger dans les années 64-65 : la poésie de Sénac était inscrite au programme de Littérature comparée au moment même où son importance poétique était relativisée par un engagement brocardé par un extrait de poème : « Tu es belle comme un comité de gestion »<sup>1</sup>... Parallèlement, Bencheikh enseignait *Le Fou d'Elsa* d'Aragon qui venait de paraître, autre texte auquel il restera fidèle toute sa vie. Les deux poètes qui avaient peut-être eu l'occasion de se croiser au début des années 50 à Alger, deviennent alors amis, d'une amitié fidèle mais moins ostentatoire que d'autres amitiés de Sénac ; ce qui explique qu'en 1966, Sénac dédie deux de ses poèmes au jeune enseignant.

C'est une époque aussi où Jean Sénac devient une personnalité connue du monde algérois de la culture : ses émissions de radio sont suivies à la Chaîne III<sup>2</sup> et s'il ne crée plus de revues, il collationne des textes de jeunes poètes dans tout le pays pour les publier en anthologie : il donne également des conférences et intervient un peu partout. Pendant ses années algéroises, Bencheikh (1962-1968) est actif dans la presse comme en témoignant les articles rassemblés en 2001.<sup>3</sup> Cette période est sûrement celle de la plus forte convergence entre les deux intellectuels.

Ils ne sont pas vraiment sur la même ligne au moment du coup d'état du 19 juin 1965. Cette date marque, pour Bencheikh, la prise de conscience de l'impossibilité à vivre la situation algérienne telle que l'impose le nouveau pouvoir qu'il a soutenu, espérant un changement. Après les événements à l'université de janvier et février 1968, il prend la décision de quitter définitivement l'Algérie. Son départ ne rompt pas les liens avec Sénac

---

<sup>1</sup> - Cf. « Accepter Jean Sénac », *Awal, Cahiers d'études berbères*, n°10, 1993, p.163. Cf. *Jean Sénac, Clandestin des deux rives*, Biarritz, Séguier-Atlantica, 1999 (en collaboration avec Jamel-Eddine Bencheikh), p. 59 et 60. Cf. aussi le premier rapprochement fait dans « Les entrelacs d'une fraternité poétique : Jean Sénac et Jamel-Eddine Bencheikh », dans *Daniel Delas - Penser les passages*, L'Harmattan, 2003.

En effet, après avoir mené une enquête systématique sur la poésie algérienne de langue française depuis 1945, Jamel Eddine Bencheikh et Jacqueline Lévi-Valensi en faisaient matière de leur enseignement, dès 1964.

<sup>2</sup> - Chaîne de la radiodiffusion algérienne, en langue française. « J'ai eu à faire à des publics non seulement d'étudiants ou d'intellectuels mais d'ouvriers qui marchaient absolument. Seulement, il ne faut pas attendre qu'ils viennent à la poésie mais il faut aller à eux. En ce sens, la radio peut avoir un rôle essentiel, un rôle très important à jouer pour une sorte non pas de réhabilitation de la poésie mais de remise en public de la poésie. » « Les voix de l'Avant-Garde », entretien radiophonique réalisé à Paris en 1958, *Awal*, revue citée, p.17.

<sup>3</sup> - Jamel Eddine Bencheikh, *Ecrits politiques (1963-2000)*, Biarritz, Atlantica-Séguier, 2001. Cf. le chapitre 6 de mon ouvrage, *Jamel Eddine Bencheikh, Polygraphies*, Blida (Algérie), éditions du Tell, collection Auteurs d'hier et d'aujourd'hui, 2006, p. 107 à 130. 17 articles témoignant d'une partie de cette activité journalistique qui se double d'interventions à la radio.

comme en atteste leur correspondance<sup>1</sup>. Après l'assassinat de ce dernier en août 1973, Jamel Eddine Bencheikh écrit un article de vibrant hommage au poète-ami dans l'hebdomadaire *Afrique-Asie* :

« Il faudra maintenant entrer dans l'œuvre de Jean Sénac, la livrer au scalpel de l'analyse, la scruter, durement, pour apprécier la beauté et la nature de son langage. Ne se confiant plus à aucun avec son rire ami, il va se donner à tous. Ma terre aura encore fourni un grand poète à son temps. En attendant cette entrée dans la lumière froide de l'histoire, que ton adieu m'est difficile, Jean. Devant moi tes poèmes ouverts comme une grenade, ces lettriers du soleil... »<sup>2</sup>

Une année auparavant dans l'article sur la littérature algérienne de l'*Encyclopaedia Universalis*, Bencheikh écrivait que Sénac était « sans conteste, à l'heure actuelle, le plus grand poète algérien ». La qualification « algérien » n'est pas simple qualification accessoire pour celui qui confirme, dans l'introduction au *Diwan algérien*, la définition de son ami : « Est écrivain algérien tout écrivain ayant définitivement opté pour la nation algérienne<sup>3</sup> ».

En 1999, nous avons rassemblé nos textes, Bencheikh et moi-même, pour un *Jean Sénac, Clandestin des deux rives*, dont une partie – particulièrement celle de la correspondance – révèle l'amitié et la proximité des deux poètes<sup>4</sup>.

Ces raisons factuelles seraient insuffisantes pour lier leurs parcours. Des raisons plus essentielles ont présidé à ce choix. Interrogeant les échanges culturels et linguistiques entre la France, le Maghreb et le Machrek et leurs forces de transformation dans des itinéraires intellectuels et créatifs, ils apparaissent comme exemplaires par trois éléments forts qui trahissent des choix existentiels tenus différemment jusqu'au terme de leur vie.

Ce qui les rapproche, en premier lieu, est la poésie, cet univers du verbe et de la création, chevillé à leur être, sans concession. C'est un univers que l'on perçoit souvent comme détaché des contingences historiques et géographiques. Or, dans leur cas, il n'en est rien : leur poésie dit l'attachement à un pays profond, à une terre, à un ancrage : l'Algérie. L'un et l'autre partagent enfin le même substrat linguistique de leur langue de création, travaillée dans la jouissance et la souffrance et jamais admise comme une simple évidence, le français<sup>5</sup>. Bencheikh et Sénac ont des références communes dans la poésie moderne – Rimbaud, Eluard, Char. Ils ne partagent pas Genet, Artaud ou Isabelle Eberhardt que Sénac nommait « ma folle du désert » ou des poètes arabes anciens et modernes. L'un vit sa langue dans le manque de l'arabe alors que l'autre la construit à partir de cette autre richesse maîtrisée.

Une expression artistique, une terre, une langue : les blasons sont là pour désigner une recherche identitaire comme construction permanente de l'être entre deux pays, deux cultures (au moins), deux engagements dans la période si décisive de la décolonisation algérienne, dans les années précédant et suivant 1962.

---

<sup>1</sup> - Jean Sénac, *Clandestin des deux rives*, op.cit., p.110 à 147.

<sup>2</sup> - Jean Sénac, *Clandestin des deux rives*, op. cit. p.17. Texte reproduit intégralement. Article publié dans *Afrique-Asie*, n°40, 1<sup>er</sup> octobre 1973.

<sup>3</sup> J.E. Bencheikh et Lévi Valensi, *Diwan algérien*, Alger, SNED, 1967, « Introduction à une étude de la littérature algérienne d'expression française », p.5. Etude non signée mais qui est de Bencheikh.

<sup>4</sup> Je m'appuierai, bien évidemment, sur ces approches antérieures et j'y renvoie pour ne pas me répéter.

<sup>5</sup> - Si l'un et l'autre avaient écrit dans leur langue d'origine, cela n'aurait pas été en français, faut-il le rappeler ?

## Jalons d'itinéraires croisés

Même si nous les connaissons ou pouvons bien les connaître aujourd'hui, il n'est pas inutile de rappeler certains points biographiques.

Tous deux sont d'Algérie et leurs lieux de naissance sont relativement proches : Jean Sénac à Beni-Saf en novembre 1926 et Jamel Eddine Bencheikh en février 1930 à Casablanca, mais dans un milieu tlemcénien où la famille retourne chaque été : ils sont de l'ouest, si on doit les lier par un vocable géographique mais, socialement, ils sont aux antipodes l'un de l'autre, avec néanmoins la figure du grand-père comme modèle.

D'un côté, une famille ouvrière espagnole qui a émigré en Algérie pour survivre :

« Ma mère raconte la mort illustre de son père [...] Ils étaient arrivés, tous, les chefs mineurs [...] Et toute la nuit ils fument, silencieux et bougons, hommes du dedans de la terre, rouillés de poussière devant leur doyen, Jean, mon grand-père, pionnier des mines de fer de Mokta-El-Hachid. »<sup>1</sup>

Jean naît enfant illégitime. Malgré l'adoption de Mr. Sénac et la possibilité, semble-t-il, de lever l'énigme de la naissance, il la cultivera en en faisant un des moteurs de sa création. Il grandit dans le milieu « pied-noir » des quartiers populaires d'Oran où sa mère s'est installée ; il en a évoqué, avec un humour tendre et féroce dans *Ebauche du père*, le racisme quotidien et tranquille.

Jamel Eddine Bencheikh naît dans une famille d'origine aristocratique, une famille de magistrats : « Je suis d'une maison algérienne à laquelle ne furent mesurés ni la durée ni l'espace. Elle constitua mon être, me donna une mémoire et me fit comprendre un art de vivre. »<sup>2</sup> Mais, lorsque, comme Sénac, il évoque avec admiration son grand-père, on peut mesurer l'écart des origines :

« Lorsque grand-père quittait les femmes, il descendait la ruelle et l'occupait tout entière, le pas majestueux et l'œil haut. Il ne tournait jamais la tête mais tout le corps, d'un bloc, comme le Prophète, donnant à chaque geste une lenteur de statue. Il portait larges pantalons à plis et double burnous, le blanc de fin coton et celui de drap noir, tous deux à capuchon ».<sup>3</sup>

S'ils ne couvrent pas la gamme extrêmement large des groupes ethniques algériens du temps de la colonisation, on peut dire tout de même qu'ils en représentent deux extrêmes : l'aristocratie algérienne qui n'a pas quitté le pays après 1830 et qui vit entre négociation avec l'occupant et conservation de son « héritage »<sup>4</sup> ; l'émigration des plus pauvres des pourtours méditerranéens, échouant sur la côte algérienne pour survivre.

Les temps familiaux de l'enfance ne peuvent être que très différents : ceux de la scolarité, sans doute moins puisque, de part et d'autre, en Algérie et au Maroc, les enfants sont soumis à la même école sans que l'atmosphère coloniale soit exactement comparable. Les études secondaires auraient pu déterminer la jonction si Sénac n'avait choisi d'autres voies, après le brevet élémentaire, que celui des études supérieures ; choix auquel se soumet le jeune Bencheikh selon le désir de son père, en médecine puis en droit pour finalement

---

<sup>1</sup> - *Ebauche du père*, Gallimard, 1989, p.21.

<sup>2</sup> - J-E. Bencheikh, « Moi immigré maghrébin amoureux de la France », *Le Monde*, 1990.

<sup>3</sup> - « Tlemcen la haute », p. 32 dans *Une enfance algérienne*. Textes inédits recueillis par Leïla Sebbar, Gallimard, Haute enfance, 1997.

<sup>4</sup> - Les guillemets pour entendre le terme dans son acception socio-économique mais surtout dans son acception culturelle et civilisationnelle.

opter pour des études d'arabe jusqu'à l'agrégation et la soutenance de sa thèse, «Poétique arabe – Les voies d'une création », en 1974.

La guerre de libération nationale accule les deux jeunes gens à un engagement clair mais non évident étant donné leurs origines ; l'un et l'autre n'ont pas suivi des trajectoires lisses et sans aspérités. Sénac, dès avant 1954, a été un de ceux qui a le plus œuvré pour une Algérie faisant sa place, culturellement parlant, à tous. Il a fréquenté le milieu des écrivains « algériens » et on connaît son amitié avec Robert Randau, Edmond Brua et Emmanuel Roblès, ses relations avec toutes sortes de revues, sa volonté de faire exister une vie culturelle algérienne où tous les groupes soient représentés et d'y participer<sup>1</sup>.

On peut retenir, dès la fin des années 40, deux activités culturelles qu'il mènera jusqu'en 1973 : la radio et les revues. Année faste que celle de 1950 où il crée la revue *Soleil*, première revue ouverte et multiculturelle<sup>2</sup> et son séjour à l'Isle-sur-Sorgue chez René Char puis Paris où il est très proche de Camus. Il sera tantôt à Paris, tantôt à Alger et en 1953 il lance une nouvelle revue *Terrasses* qui n'aura qu'un seul numéro.

1926-1930 : Jamel Eddine Bencheikh a quatre ans de moins que Sénac. C'est peu et c'est beaucoup à cette époque puisqu'il évite la mobilisation au moment de la 2<sup>ème</sup> Guerre mondiale – Sénac sera démobilisé grâce à sa tuberculose antérieure -, et qu'après deux années passées à Alger où Jean-Claude Xuereb fit sa connaissance dans l'amphi de droit en 1951, il part en France, commencer ses études d'arabe. Il a peu vécu à Alger. Sénac et Bencheikh se sont-ils rencontrés entre 1951 et 1953 ? En dehors de la connivence poétique, y aurait-il possibilité de rencontre pour des jeunes gens si différents, dans l'Alger de l'époque, aux frontières communautaires si fortes ?<sup>3</sup>

De 1954 à 1962, aucun des deux n'est en Algérie. Tous deux rencontrent François Mauriac à des moments différents. L'un se sépare de Camus avec fracas alors que l'autre ne semble pas avoir fréquenté ce monde-là. Jean Sénac écrit, publie, réunit des intellectuels et écrivains dans une même revue. On ne citera pour mémoire que *Le Soleil sous les armes*, édité chez Subervie en 1957, écho ouvert et généreux à l'essai ironique et frileux de Malek Haddad, *Les zéros tournent en rond*, sur les critères à remplir pour être ou non écrivain algérien.

J-E. Bencheikh a été peu disert sur ces années-là. Il se marie, enseigne à Rennes, a une petite fille et est atteint d'un cancer très sévère sur le traitement duquel il observera toujours la plus grande discrétion. Il écrit aussi mais sans publier : entre autres, une pièce de théâtre sur la guerre de libération, *Le Roi de l'Ouest*.

---

<sup>1</sup> Il écrit dans *Ebauche du père*, à la p.163 à propos de sa communauté : « Et pour peu qu'on s'intéressât à la littérature, on perdait pied dans une gloire sans remords. Louis Lecoq, Louis Bertrand, Robert Randau magnifièrent la geste truculente des pionniers : les Pascualète, Pépète, Cassard ; Audisio nous assurait de l'éternelle jeunesse de la Méditerranée ; Brua, Fréminville, Grenier, Camus, Clot, Roblès, Roy, Galliero nous persuadaient que nous étions les jeunes dieux de ce rivage ».

<sup>2</sup> - De 1950 à 1952, Sénac crée à Alger, avec les encouragements de René Char et Albert Camus, les 8 numéros de la revue *Soleil*, rassemblant poètes, prosateurs et peintres de tous horizons. La revue ne publiait que des inédits. Un exemple : dans le n°6, on trouve une traduction d'Avicenne par Tahar Bouchouchi et Emile Dermenghem, un texte de Char, un de Jean Grenier, d'Armen Tarpinian, Jean Breton, Gabriel Audisio, « Douze prophéties », etc... avec des illustrations de Louis Nallard, Serge Trucco et Sauveur Galliero.

Pour ces informations et d'autres, cf. *Jean Sénac – Pour une terre possible... Poèmes et autres textes inédits*, Marsa édition, 1999. Ouvrage dû à la collaboration de Marie Virolle et Hamid Nacer-Khodja.

<sup>3</sup> - Pour s'en faire une bonne représentation, cf. Alice Cherki, *Frantz Fanon – Portrait*, Le Seuil, 2000, p. 60-88.

Tous deux (re)viennent en Algérie à l'indépendance en 62, Bencheikh venant s'installer avec sa famille durant l'été et Sénac en octobre. Différents témoignages et faits attestent de leurs positions anticolonialistes antérieures et leur retour marque leur choix d'être partie prenante de la Nation émergente. Toutefois leurs positionnements existentiels, professionnels et culturels, les premières années de l'indépendance, ne sont pas superposables quoique comparables puisque Bencheikh se bat contre le conservatisme culturel dans son milieu universitaire d'arabisants pendant que Sénac se trouve aux prises avec les censeurs à l'Union des Ecrivains algériens. Leur amitié s'approfondit et devient essentielle. Ils portent au cœur les mêmes espérances et les mêmes lectures mais l'un a toujours publié sa poésie alors que l'autre ne le fera que tardivement, en 1981. L'un et l'autre, par contre publient des essais, des articles, des nouvelles : deux caractères aux antipodes qui se rencontrent pourtant dans leur souci d'écrire et d'être poètes mais aussi citoyens impliqués dans la vie de la cité. L'un y revient avec la soif de s'ancrer dans une généalogie légitimante et de voir naître une algérianité multiculturelle et multiethnique sans méconnaître la dominante des composantes arabe et berbère ; l'autre n'a pas de raison d'avoir la même recherche de généalogie et se rend compte, très vite, que le manque fondamental est une affirmation d'arabité sans contenu véritable, dans la méconnaissance profonde de la civilisation arabo-musulmane, langue et culture confondues.

### **Sénac et son positionnement algérien : « peupler les grilles de jasmin »**

La période de retrait, entre février 1959 et octobre 1962, a permis à Sénac d'entreprendre l'œuvre dont il imaginait une dimension plus vaste : six ou sept volumes d'un « Livre de la Vie ». L'impatience d'écrire dans l'instantané et la fulgurance du poème cède la place, en partie, à l'écriture de la nostalgie où la mémoire s'exerce et tente de circonscrire les pourtours identitaires à un moment de rupture historique. Il faut fixer les sites contre l'érosion de l'éloignement et du changement. Cette entreprise « romanesque » ne se poursuit pas après 1962 quand Sénac renoue avec l'Algérie indépendante. Il y reprend son chant de poète, exalté, douloureux, exigeant ; il se livre à d'autres urgences. Cette recherche de généalogie est donc particulièrement passionnante à observer dans *Ebauche du père*. Nous avons vu précédemment l'introduction des figures de la mère et du grand-père maternel, comme figures familiales tutélaires. Ce sont ensuite l'introduction des figures historiques à partir des noms. De cette manière, Sénac s'approprie l'histoire lointaine et proche de l'Algérie, affirmant ainsi une « origine ». Ces noms reviennent chaque fois que l'écrivain proclame sa naissance ET sa nationalité algériennes :

« Je suis né algérien. Il m'a fallu tourner en tout sens dans les siècles pour redevenir algérien et ne plus avoir de compte à rendre à ceux qui me parlent d'autres cieux [...] je suis né algérien, comme Jugurtha dans son délit, comme Damya la juive - la Kahena ! - comme Abd-el-Kader ou Ben M'hidi, algérien comme Ben Badis, comme Mokrani ou Yveton, comme Bouhired ou Maillot. Voilà. Il faut lâcher des mots comme s'ils pouvaient faire balle. Je gueulerai pour mon pouvoir... comme Djamilia...<sup>1</sup> ».

Ces références transcendent la généalogie familiale. Pour affirmer, « je suis être de position », dans la même page, Sénac proclame sa généalogie « familiale » historique. Ce n'est ni coup de coeur, ni mouvement d'humeur puisqu'il y revient dans le 14<sup>e</sup> fragment sur l'Oranais :

---

<sup>1</sup> - Jean Sénac, *Ebauche du père*, Op. cit., p.20.

« O ma ville ! Voici que soudain tu surgis des ténèbres, tu pousses le cri de Tachfin ! En écho te résonnent les cavernes : Jughurta ! Damyia ! Abd-el-Kader ! Mokrani ! Ben Bella ! et se déchaîne une épopée. Des chevauchées dans vos vertèbres. (Camus disait : "Des villes sans passé"! !) [...] Tes racines. Les Pères historiques se dressent, Ben Bella, Aït Ahmed, Boudiaf. Les Pères historiques ! Krim Belkacem, Khider, Didouche, Ben M' Hidi, Ben Boulaïd, Bitat Rabah.

J'écris sous l'avalanche des noms<sup>1</sup> ».

Généalogie historique, racines, paternité, « le pionnier des mines de fer de Mokta El-Hachid » n'a pas suffi à donner l'ancrage identitaire et national. Tout de suite après ces noms historiques, viennent les noms de la fraternité, ceux qui comme Sénac, ont fait le choix d'être Algériens, c'est-à-dire d'être du côté du combat libérateur, en rupture avec leur « communauté » :

« Et la guirlande indissoluble : Djamila, Mustapha, Henri, Ali, Maurice, Ahmed, Kader, Zohra, Martine, Fernand, Mohamed, André, Omar, Ferhat, Yacine. Que viennent faire ces noms contre l'enfant qui rêve ? Il est trop tôt.

J'écris sous l'avalanche des noms dans l'éclat des fusils, des innocents qui tombent. Je creuse dans mes entrailles, à l'écoute de tous<sup>2</sup> ».

Noms, corps, écriture : tout est indissolublement fusionné. La généalogie et la filiation sont revendiquées. « Le Bâtard » a trouvé son ancrage et ses semblables<sup>3</sup>. Les Pères historiques, désignés par leurs patronymes, instaurent distance et respect. Par contre, la guirlande de fraternité est composée de prénoms qui impliquent proximité, intimité, amitié. Ecrire est bien se donner une généalogie et donc se nommer pour être.

Mais, pour être efficiente, la reconnaissance ne peut être unilatérale : l'autre partie doit renvoyer l'écho de la nomination. Si le Père ne nomme pas, l'Algérie pourrait nommer. Si elle ne nomme pas, tout vacille. Puisque « nous vivons parce que nous sommes nommés [...] Ecrire, c'est toujours répondre à quelqu'un quand bien même ce jumeau – serait le jumeau noir – en nous qui se cache et nous persécute, exigeant de notre vigilance de perpétuelles mutations<sup>4</sup> ».

« Alors tu jettes ton vieux linge, ta barbe superflue,  
tu chantes  
Et les enfants t'écoutent. Ils écoutent le poète Jean  
Sénac.  
Ils disent : "Dans notre livre il y a une récitation du  
poète algérien Jean Sénac."  
D'un coup ils ont peuplé les grilles de jasmin. Tu  
chantes  
Pour un peu de clarté commune, car la nation s'est  
mise en marche  
En toi - comme une moelle ! Tu retrouves le regard  
Qui voit,  
Celui qui coule dans la terre  
Et l'arbre pousse<sup>5</sup> ».

---

<sup>1</sup> - Op. cit., p.70.

<sup>2</sup> - Op. cit., p.70 et 71.

<sup>3</sup> - Présentation d'une « palette » algérienne mêlant européens et musulmans selon la terminologie de l'époque ; juifs et chrétiens, etc. Fernand Yveton, seul condamné à mort européen exécuté ; Djamila Bouhired ; Henri Maillot, mort au maquis en 1957 ; Maurice Audin ; Ali Boumendjel ; Zohra Drif. Chaque prénom correspond à une personne réelle.

<sup>4</sup> - Préface à *Avant-Corps*, Gallimard, 1968, p.11.

<sup>5</sup> - « Pour conjurer le chant funèbre », 28 janvier 1964 dans *Citoyens de beauté*, Rodez, Subervie, 1967.



Le poème dit bien l'acceptation des mutations pourvu qu'en retour on soit nommé. Plénitude et/ou désespoir emplissent l'air qu'il respire. Quand il achève ce premier tome, *Ebauche du père*, il y a l'espoir d'une possible existence ouverte à une fraternité plurielle, non sans déjà quelques nuages.

Ce récit autobiographique est une fugue, aux deux sens du terme, sur le nom : nom perdu, nom donné, nom transmis et proclamé ; obsession d'une intégration voulue et vécue mais toujours à revendiquer ; malaise de la langue jamais possédée qui se retourne contre la mère : « Tu m'as donné mon peuple et tu m'as privé de sa langue ! O folie ! Je dis que je suis algérien et ils me rient tous au nez<sup>1</sup> ».

Dans la jeune Nation, sa connivence algérienne, il l'a sûrement trouvée auprès de Jamel Eddine Bencheikh qui accepte, sans hésitation le poète « gaouri ». Car Sénac, malgré des déceptions profondes dont attestent correspondances et poèmes, poursuit sa quête inlassable de reconnaissance algérienne. Et dans plusieurs de ses poèmes et particulièrement dans ceux qu'il dédie à Bencheikh, il répète sa litanie de l'appartenance comme un écho, peut-être, à des propos échangés ou à la nécessité de réaffirmer un encastrement qu'on lui refuse chaque jour.

« Cette terre est la mienne avec son amère liturgie,  
Ses éclats orduriers, ses routes torves,  
L'âme saccagée, le peuple las.  
[...]  
Je ne la quitterai pas. Escaladant le mythe.  
Je connais ses chardons, ses genêts, sa torpeur,  
Mais toujours dans le roc insinuant l'espace  
Un escargot secret – et tel ongle rageur !

Cette terre est la mienne entre deux fuites fastes,  
Deux charniers, deux désirs, deux songes de béton,  
Et le chant d'une flûte en mes veines surprend  
Le mal de Boabdil sous les murs de Grenade [...] »<sup>2</sup>

Le second poème, plus court, écrit le 21 novembre 1966, a pour titre, « Vaisseau » :

« Nous réintégrerons la terre par le mythe.  
Nous dénouerons les mots afin que le poème  
Sur l'étendue du corps étende sa fraîcheur.  
J'appellerai au fond de ta gorge les pilotes  
Barbaresques et les princesses de l'Amirauté.  
Comme ce collier à ton cou qui parfume la ville  
Peut-être demain le poème...  
Nous réintégrerons le soleil par le mythe ».

La correspondance atténuée le tragique du poème. Ainsi en mai 1967, alors que Bencheikh n'a pas encore quitté le pays, Sénac lui écrit, de la Pointe Pescade :

« Mes phrases ont bien dû assombrir la réalité. C'est pourquoi, soudain, là, je veux te confier une chose qui m'étonne moi-même et m'émerveille : je suis heureux.

Parfois un abîme de douleur, l'ode au néant, le noir de l'ordalie – et j'érige mes stèles du Désordre – mais ce que je veux dire c'est que la joie revient toujours, comme un gosse malmené dans « sa » maison, ce que je veux dire c'est que biologiquement, je suis apte à la joie. »<sup>3</sup>

<sup>1</sup> - Op. cit., p.105. Cf. mon étude précédente, « Parcours dissidents (Greki, Pélégri, Sénac) », dans *Poétiques croisées du Maghreb*, L'Harmattan, 1991, p. 18-25.

<sup>2</sup> - « Ordalie de novembre » dans *Avant-corps*, Gallimard, 1968, écrit en novembre 1966. Long poème, où Sénac dit à la fois sa désespérance du monde et sa volonté de croire en lui, dans ce mouvement contradictoire qui habite sa poésie. Novembre est évidemment une date très symbolique pour les Algériens puisque c'est le mois du déclenchement de la lutte de libération nationale.

<sup>3</sup> - Jean Sénac, *Clandestin des deux rives*, op. cit., p.119. L'adverbe est souligné de la main de Sénac.

Le troisième poème que Sénac dédie à Bencheikh est écrit le 22 octobre 1969<sup>1</sup> ; son titre est un programme de fraternité : « Sur la même crête recluse Antonin Artaud et René Char ». Tout le poème est à lire car il déploie différents registres chers à Sénac : l’affirmation de l’espérance tenace déjà présente dans les deux poèmes précédents, mais aussi la lucidité et la dérision :

« En novembre 1969 à Alger  
Toute révolution lézardée (bazardée)  
Jeunesse et Poésie n’ayant plus que « le droit à l’irrémissible  
impuissance »  
Affûtèrent leur plaie pour une « salve d’avenir »  
Et s’en retournèrent aux gouffres.  
(Régnez, épiciers !  
Plaquez vos néons  
Sur ces fous de la morouwa !)  
Vigiles.  
[...]  
Nous savons bien ici  
Qu’il nous manque une vertèbre,  
Nous savons bien, nous qui sommes de la plus étroite  
racine de la plus précise rocaille,  
Que pour toucher le ciel il faut durer debout [...] »

Le « dialogue » poétique entre eux deux, du moins celui dont on peut avoir connaissance par les publications, ne se fait pas du vivant de Sénac. En 1983, Hubert Nyssen demande à Bencheikh un poème et la préface à un recueil édité à titre posthume. Ainsi *L’Homme-Poème Jean Sénac* est la seconde œuvre poétique que publie Bencheikh<sup>2</sup> aux éditions Actes Sud, parallèlement à la préface et à l’étude qu’il lui consacre, « Poétique d’un monde langage » au cours du Colloque consacré au poète assassiné, par la ville de Marseille, dix ans après sa mort.<sup>3</sup> Ce que célèbre longuement Bencheikh dans ce poème, c’est « le » poète dans son universalité et non le poète algérien. L’espace créatif commun fait naître un très beau manifeste poétique où le poète est bien celui qu’il définira, en 1990, dans un entretien avec Hamid Berrada : « Un homme à l’écoute de l’essentiel et qui a les mots pour le dire. Il a une présence cosmique, le monde arrive jusqu’à lui, le traverse de part en part et il le restitue pour les autres, pour l’humanité toute entière<sup>4</sup> ».

Il semble pourtant que si Jean Sénac a brûlé pour la poésie, il a aussi eu un engagement total pour l’Algérie et que dissocier les deux ne rend pas compte de ce que son pays de naissance a représenté dans cet échange France/Algérie qui a caractérisé sa vie. Il a fait de son attachement et de son appartenance un choix de vie et... de mort.

Pour conclure sur cette « algérianité », on peut alors relire le témoignage de Mostefa Lacheraf :

---

<sup>1</sup> - Publié dans *dérisions et Vertige*, recueil à titre posthume, édité par Actes Sud en 1983 avec une préface de JE. Bencheikh.

<sup>2</sup> - Le premier est *Le Silence s’est déjà tu*, recueil qui rassemble des poèmes écrits depuis plusieurs années, (Ed. Smer à Casablanca, 1981). Cette édition n’est plus disponible.

<sup>3</sup> - Un quatrième registre de « textes pour Sénac » est également pratiqué, celui de la lettre, qu’au retour du colloque, Bencheikh lui écrit pour exprimer, en une ironie cinglante, son appréciation de cette célébration. Cette lettre, restée inédite, a été publiée dans l’ouvrage cité précédemment, *Jean Sénac, Clandestin des deux rives*, p.141 à 147. Une étude serait intéressante à mener sur les quatre registres d’intervention : le poétique, le préfaciel, l’universitaire et le pamphlétaire.

<sup>4</sup> - Interview de J-E. Bencheikh par Hamid Berrada, *Jeune Afrique Plus*, mars-avril 1990, n°5.



« L'Algérianité, la patrie charnelle, l'appartenance spirituelle mais pas nécessairement religieuse à un pays, la littérature comme miroir et centre sensible d'une expression identitaire liée davantage à la géographie et à la société qu'à l'Histoire et à la « nation » traditionnelle exaltées toutes deux par le sectarisme et les mythes. Et comme j'ai bien connu Sénac, Anna Gréki et J. Pélégrini, je peux, en toute modestie, en parler sur ce plan-là, c'est-à-dire au sujet du « choix » algérien de chacun d'eux et de certaines de ses caractéristiques ce qui, d'ailleurs, fait de l'algérianité un véritable « registre » nuancé, diversement adopté ou motivé à l'instar des grands choix humains.

Le plus disponible, le plus enthousiaste à ce point de vue-là, ce fut Jean Sénac, un homme de gauche qu'aucun clivage idéologique ou partisan ne bridait [...]

Il revendiquait sans amertume son droit d'être Algérien, de partager toutes les aspirations de notre peuple. »<sup>1</sup>

## **Bencheikh et son positionnement « arabe » : « scruter l'horizon culturel d'une société »**

Ce qu'affirme ici Lacheraf sur l'ouverture de la notion d'algérianité, Bencheikh l'a également défendu lorsqu'il vivait en Algérie et hors d'Algérie et jusqu'au bout de son parcours, dans des déclarations lapidaires dont il avait le secret au cours de conférences et de débats. Les premières années d'exil sont habitées par l'Algérie et par le besoin qu'il éprouve d'en dénoncer les dérives politiques et culturelles. Ayant eu à subir les assauts des « arabisants » de l'université d'Alger, Bencheikh ne sera jamais tendre à leur égard pour tout ce qu'ils représentaient de conservatisme étroit, privant les étudiants et la culture algérienne de l'intégralité de la civilisation arabo-musulmane. Il a alors une grande lucidité sur les causes profondes de cette déculturation arabe et analyse ainsi l'état de l'Algérie sous colonisation :

« La culture arabo-islamique, bien que constituant encore un ensemble homogène, était dans une phase d'essoufflement. Très progressivement, les représentations culturelles – il ne s'agit pas là de culture, je tiens à cette nuance –, sont devenues, dans la conscience algérienne, franco-occidentales plutôt qu'arabo-islamiques.

En réaction, la culture arabo-islamique s'est raidie autour de bastions qu'elle avait toujours protégés. Elle s'est comportée en citadelle assiégée : sans cesser d'être, elle s'est coupée de tout contact extérieur, donc de toute évolution ou mise en question. Elle s'est repliée sur elle-même, s'est asphyxiée, n'en devenant que plus radicale et plus xénophobe. Tel est le phénomène de désertification culturelle produit par la colonisation : ni les défenses de la culture assiégée ni les représentations de la culture assiégeante ne pouvaient ouvrir à une culture véritable<sup>2</sup> ».

Ce diagnostic lucide n'excuse en rien l'absence de remise en marche constatée à l'indépendance et même montre du doigt les entraves faites contre ceux qui, justement veulent laisser la culture algérienne dans cet état culturel mutilé. Dans le même entretien, Bencheikh explicite ce qui est pour lui, le mal profond du pays, mal qu'il a bien cerné et énoncé pendant les dix années écoulées à partir de son expérience universitaire algérienne, de sa participation à la production médiatique mais aussi à partir d'une meilleure connaissance de tout ce qui se fait dans les pays arabes alors, mouvements auxquels les intellectuels algériens arabisants ne participent pas. Cette explicitation sera, dans les trente années qui vont suivre, le fil rouge de ses travaux, activités et prises de position. Il affirme donc :

« Ce qui caractérise l'Algérie n'est pas tant la réfutation d'une culture française mal assimilée ou le rejet d'importantes minorités culturelles, que la *fermeture profonde à la culture arabe*. En effet,

---

<sup>1</sup> - Extrait de lettre publié dans *Awal*, revue citée, p. 167. Lettre qu'il m'avait adressée en avril 1991.

<sup>2</sup> - J.E Bencheikh, « L'Etranglement », entretien avec Edwige Lambert, *Autrement*, n°38, *Algérie 20 ans – Mars 1962-Mars 1982*, 1982, p. 255.

malgré les pétitions de principe, malgré l'affirmation officielle d'une appartenance à l' « arabité », les arabisants algériens sont contaminés par un intégrisme totalitaire qui les coupe radicalement de la culture arabe vivante, moderne, telle qu'elle existe au Moyen-Orient ou dans d'autres Etats du Maghreb<sup>1</sup> ».

Sa venue en France en 1968-1969 est un retour où il lui faut re-tisser les liens et réorienter sa trajectoire déviée par l'expérience algérienne avortée. Il écrit encore sur l'Algérie, chacun de ses textes prenant à rebrousse-poil les intellectuels restés au pays. Mais, en même temps, revenir à Paris lui fait obligation de se replonger dans la vie professionnelle qui est pour lui celle de la recherche et de l'université. Il se tourne assez résolument vers la civilisation arabo-musulmane dans laquelle il est immergé depuis toujours, suivant la conviction que l'on vient d'évoquer mais aussi parce que c'est sa véritable spécialité qu'il peut faire fructifier contrairement à ce qui avait été le cas à l'université d'Alger où, cible des arabisants réactionnaires, il avait dû quitter le département des études arabes pour créer, à la demande du doyen Bencheneb, la section de Littérature comparée.

Ainsi, progressivement, ses travaux et ses écrits vont plus l'identifier comme « Arabe » du Maghreb plutôt que comme Algérien. Il ose des analyses qui ne plaisent pas et s'engage, de plus en plus résolument, dans deux extrêmes de la littérature arabe, la période médiévale dont il devient un des spécialistes et la période moderne en côtoyant à Paris les poètes arabes contemporains qu'il traduit. L'indécision résidentielle, entre la France et le Maghreb, qui avait été sensible pendant une vingtaine d'années, prend fin. Et c'est durant cette période que ses écrits informent de la lente marche vers l'acceptation de l'exil et du choix d'une caractérisation identificatoire qui fait de lui le plus « arabe » des Français, un peu comme François Cheng est aujourd'hui le plus « chinois » des Français...

Le « passage » de l'Algérie vers la France est intéressant à étudier, dans ses écrits. Ainsi, après son départ d'Algérie s'écrit un recueil poétique, « Le joueur de flûte » qui, sous la « protection » d'Aragon et de son *Fou d'Elsa* et dans sa contestation, exprime la douloureuse reconversion<sup>2</sup>. Parallèlement s'édifie une somme, la thèse de doctorat d'Etat, sur les siècles passés de la civilisation arabo-musulmane. Cette thèse est publiée, dès 1975, chez Anthropos, sous le titre de *Poétique arabe*.<sup>3</sup> Le premier chapitre est clair sur les buts assignés à l'étude :

« Notre ambition était fixée : à partir de la production littéraire arabe la plus ancienne et la plus typique, scruter l'horizon culturel d'une société ; à travers un langage, au-delà de l'abstraction, retrouver l'homme, comprendre son accord avec le monde (...) Depuis un demi-siècle, un mouvement puissant, qui est allé se précipitant, bouleverse la critique et multiplie ses voies. Le fait littéraire est observé dans un foisonnement de théories qui marquent un tournant décisif. Notre littérature ne saurait plus longtemps rester « à l'abri » de cette réflexion, réduite par la qualité de la lecture qu'on en fait. Elle exige que nous la soumettions à des interrogations qui n'ont jamais été aussi nombreuses. »

Il semble que la déception cruelle concernant le vécu dans l'Algérie indépendante est reléguée dans l'ombre une affirmation d'algérianité ouverte – qu'il ne manque pas de rappeler néanmoins quand l'occasion se présente<sup>4</sup> –, pour faire toute sa place à la défense de la culture arabo-musulmane dans sa profondeur. Ce vécu algérien dévié est, en quelque sorte, compensé par un investissement fort dans l'arabité érudite : doter la culture arabe des mêmes armes que celles des cultures « développées » ; faire re-découvrir les textes anciens

---

<sup>1</sup> - J.E Bencheikh, « L'Etranglement », art. cit. p. 256.

<sup>2</sup> Cf. mon ouvrage cité, *Jamel Eddine Bencheikh, Polygraphies*.

<sup>3</sup> - Elle est actuellement disponible chez Gallimard, collection Tel.

<sup>4</sup> Ainsi en 1977, il exhorte la littérature algérienne à dépasser « la néfaste problématique de la spécificité, néfaste parce qu'exclusivement orientée par une fausse dialectique de l'originel authentique et de l'adventice perturbateur », in « La littérature algérienne horizon 2000 », *Les Temps Modernes*, octobre 1977, p.356.

et en montrant la charge subversive ; faire connaître la modernité arabe. C'est une véritable mission qu'il se donne. Et pour accroître la difficulté, ne pas céder sur le plan de la laïcité dont il est un défenseur.

Bencheikh instaure un dialogue musclé entre le « nous » des autres Arabes – et les nations si décevantes avec leurs pouvoirs politiques s'effacent au profit d'un ensemble civilisationnel – et le « vous » des Français qui acceptent l'aventure de la découverte de l'autre. Une grande part de sa vie jusqu'à sa mort en août 2005 sera consacrée à tenter d'intéresser des intellectuels du monde arabe à une vraie connaissance de leur patrimoine et les intellectuels français à une connaissance qui ne se contente pas des acquis de l'orientalisme.

Erudition et poésie se partagent son champ d'intervention. C'est la première qui le fait connaître, son univers poétique restant le miel de cercles restreints. Il devient le spécialiste des *Mille et une nuits* en tant que commentateur, traducteur et écrivain puisque cette immense somme occupe aussi le terrain de ses références poétiques. Valéry Larbaud affirmait, à propos du traducteur : « En même temps qu'il accroît sa richesse intellectuelle, [il] enrichit sa littérature nationale et honore son propre nom. Ce n'est pas une entreprise obscure et sans grandeur que celle de faire passer dans une langue et dans une littérature une œuvre importante d'une autre littérature<sup>1</sup> ».

Avec *Les Mille et une nuits* ou la traduction de différents poètes arabes contemporains dont Mahmoud Darwich, Jamel Eddine Bencheikh n'enrichit aucune littérature nationale. Mais il trouve, en sa position d'exilé, un champ d'intervention qui investit la représentation de « l'Orient » en « Occident » pour la transformer et qui satisfait la soif d'engagement qui a toujours caractérisé ses démarches. Il échappe à la « nation » et s'installe, par le travail de traduction, dans une autre lecture de son patrimoine largement défini et dans un engagement à l'échelle du monde arabe. Il accroît le capital littéraire universel en approchant, par sa traduction en français, le plus possible de l'origine d'une œuvre dont la traduction édulcore peu et restitue plus. Le roman qu'il porte des années durant, sera enfin édité chez Stock, en 1998 et montre bien la conjonction heureuse de l'érudition, de la poésie et de la dénonciation des travers criminels du monde arabe. Il s'agit de *Rose noire sans parfum* qui, à cause de ces références et d'une écriture exigeante qui rompt avec une narration classique, n'a pas trouvé ses lecteurs.

Pourtant, après octobre 88 et, plus particulièrement, l'ouverture démocratique de l'Algérie entre cette date et 1992 puis les temps noirs qui suivent, la voix de Bencheikh revient dans le concert des voix algériennes par la poésie, par des prises de paroles, par des liens nouveaux tissés avec l'intelligentsia algérienne en exil. Le « faux » prophète de *Rose noire sans parfum* qui meurt incompris des siens, n'est pas sans rapport avec l'interrogation douloureuse du poète et de l'intellectuel. Peut-être peut-on comprendre ainsi la flamme jaillissant du « buisson ardent » qu'est cette œuvre étonnante ? Celle de la parole solitaire et singulière du poète, d'une terre et hors de cette terre, semblable et pourtant différente.

Car si, selon Bencheikh, « le poète arabe contemporain reprend très souvent la place du chantre de la tribu », qu'en est-il, pour lui-même, poète dans une autre langue que celle de la tribu et ayant adopté un autre espace de résidence et d'écriture ?

« Je suis le poète martyr... qui gît dans le sang des siens ... Mon visage saigne de haine féconde... Je suis déjà mort puisque vous me jetez dans l'oubli, moi qui voulais inventer l'avenir... Je n'ai qu'un destin, celui de l'absolu qui veille<sup>2</sup> ».

---

<sup>1</sup> - Ciré par Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Le Seuil, 1999.

<sup>2</sup> - *Rose noire sans parfum*, Stock, 1998, p.237.

Comment marquer de son empreinte cette culture arabe d'aujourd'hui qui n'est entrée dans le concert de l'universel qu'en exhibant les "fruits" les moins productifs de son héritage, ceux de la violence, de l'exploitation et de l'oppression?<sup>1</sup>

Si ce n'est dans la langue arabe – dont Bencheikh a expliqué pourquoi elle n'était pas son outil de création<sup>2</sup> –, c'est dans un travail de langue qui se tresse aux références de cette autre culture et en reprenant à l'oralité le cœur de son origine, cette parole prophétique – le poète comme « prophète », vrai ou faux, non investi, en tout cas, de la mission divine de Muhammad mais investi d'une mission toute humaine –, par rapport à laquelle on se mesure mais en l'investissant dans « la raison graphique » de l'autre langue faite sienne.

Le pessimisme qui marque ses derniers écrits n'enlève rien à la lucidité et à la force de celui qui n'a cessé d'observer et de vivre un pays, l'Algérie, une région, le Maghreb et une partie du monde, le monde arabe.

Comme Sénac mais autrement et comme tant d'autres intellectuels et créateurs qui ont vécu dans la proximité la plus totale avec cette partie du monde qui n'en finit pas de subir et de faire subir violences et guerres, Bencheikh a oscillé entre l'écriture d'engagement et une écriture qui prenait distance et hauteur, cherchant l'équilibre qui, dans le poétique peut manifester le politique, entre l'aventure de la découverte de l'autre et la recherche d'un avenir. Sénac aussi bien que Bencheikh pourraient se retrouver dans cette affirmation de Mahmoud Darwich :

« Comment distinguer alors ce qui est poétique de ce qui ne l'est pas ? La politique ne peut totalement disparaître du poème, de sa trame ou de ses marges. Chacun de nous est habité par un souci d'ordre politique. Aucun écrivain dans le monde ne peut dire en toute honnêteté : je suis totalement indifférent à la politique. Il est de la nature des choses que la politique existe, car il s'agit tout simplement de la lutte humaine pour la vie – ou la survie.

La vraie question est de savoir comment et pourquoi le poème, sans être politique, recèle une dimension politique. »<sup>3</sup>

On peut alors les écouter, l'un et l'autre, dans ce qui fut, sans doute, leur dernier poème ou l'un de leurs derniers poèmes. Celui de Jean Sénac, daté du 24 mai 1973 et qui s'intitule : « Le Dernier chant » :

« Rire  
Si fort  
Qu'il n'y ait plus  
Place dans ce corps  
Pour un mot  
Pour un mort.

Si fort  
Que le pli des paupières  
Cache à jamais  
Le Champignon.

Que la mâchoire  
Et les tempes coincées

---

<sup>1</sup> - *D'Arabie et d'islam*, J.E. Bencheikh et André Miquel, Paris, Odile Jacob, 1992 (dialogue entre les deux arabisants), p.60.

<sup>2</sup> - cf. "L'espace de la solitude" dans *Jamel-Eddine Bencheikh*, par C.Chaulet-Achour et S.Rezzoug, L'Harmattan, 1994.

<sup>3</sup> - Mahmoud Darwich, *Entretiens sur la poésie*, Actes Sud, 2006, p.15.

Echappent  
Aux mécaniques de Pluton.

D'un rire  
Plus mousseux qu'un savon  
Signer  
Et prendre le large.  
Bye-Bye poussière ç »<sup>1</sup>

Celui de Bencheikh, envoyé à quelques amis au début de l'année 2005, « Aimer » :

« Nimber la ténèbre dès l'aube  
Caresser de frissons fébriles  
L'envolée où se tisse un songe

Aimer S'abreuver aux sources secrètes  
Palpiter de cris pour un monde  
Sans barreaux ni frontières torves

Princes félons Dieux sanguinaires  
Gravant aux murailles de haine  
Les putrides plaies de l'Histoire

Réveillons-nous au vent partant  
Gueux et mendiants d'espérance  
Noués en files fugitives

Vers un fier vaisseau en partance  
Pour les abysses où s'engendre

L'INESPERE »

Rire, aimer, vivre, en se libérant des contraintes et des carcans pour aider à naître une  
humanité autrement armée.

---

<sup>1</sup> - Jean Sénac, *Œuvres poétiques*, Actes Sud, 1999, p.777.

